

Petit Philosophe (Le)

Auteur : Poinsinet, Antoine (1735-1769)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

56 Fichier(s)

Informations éditoriales

Identifiant Ark sur l'auteur<http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb120065697>

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie)

LangueFrançais

Édition numérique du document

Mentions légalesFiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisabeth (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Poinsinet, Antoine (1735-1769), *Petit Philosophe (Le)*

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/80>

Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 23/05/2023





*Surde de croire qu'un saint
 Deu inspirer tout les auteurs
 Contraires à sa sainteté
 Et d'admirer que ses ouvrages
 En fassent tant.*

LE PETIT
PHILOSOPHE,
COMÉDIE
EN UN ACTE,
ET EN VERS LIBRES.

Par M. POINSINET le Jeune.

Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 14 Juillet 1769.

*Ridiculum acri
Potius ac melius magnas plerumque fecat res.*
Horace

Le Prix est de 14 sols avec la Musique.



A PARIS
Chez PRAULT petit Fils, Quai des Augustins, la
deuxième Boutique après la rue Gilles-Cœur,
à l'Immortalité.

M. DCC. L. X.
Avec Approbation & Permission.



AU LECTEUR :

LA plupart des écrits Polémiques intéressent bien moins par l'utilité de leur objet, que par la manière plus ou moins agréable dont ils sont traités. Le sel de la satire qui les assaisonne nécessairement est le premier principe de leur succès ; on les lit parce qu'on aime à rire, & voilà tout. La fameuse querelle des Anciens & des Modernes n'assédait qu'un certain nombre de Lecteurs, car il est très-possible d'être bon Pere, bon Négociant, bon Citoyen sans avoir jamais entendu parler d'Hésiode ou d'Homere. La dispute sur la supériorité des deux musiques est du même genre. La question si les Arts ont servi ou corrompu les mœurs, mérite une attention plus sérieuse, aussi a-t-elle fait naître un plus grand nombre de très-bons écrits. Enfin il est des sujets de dispute qui intéressent toute la nation, & même tous les hommes. Alors malgré l'amour de la paresse qui est presque inséparable de celui de la Poésie ; malgré la certitude où l'on est que le seul fruit de cette

A ij

4 AU LECTEUR.

sureur Polémique est souvent de faire rire le Public au dépent des deux partis; soit amour du vrai, soit vanité, il est bien difficile de se refuser à embrasser une opinion. Ce sentiment, que je crois général, me conduir pour la seconde fois dans une carrière très-périlleuse, mais aussi très-honorable. En 1756 je fis paraître un Poëme sur l'Inoculation, lorsque cette methode divine fut introduite en France par les célèbres Docteurs Tronchin & Hosi, & combattue par la plus grande partie de la Faculté. Il s'agissait de la conservation des hommes, & cette grande querelle intéressait toute l'humanité. Il s'agit aujourd'hui de leurs mœurs, & ce nouveau combat doit intéresser tous les honnêtes gens. Le succès de la Comédie des *Philosophes*, la coupe de cette même Comédie, des portraits peut-être trop ressemblants, des Auteurs désignés par leurs ouvrages, les conséquences que M. P. semble vouloir tirer de leurs systèmes & qu'il hazarde de mettre en action. Tant de hardiesses réunies avoient étonné la Nation. On a d'abord applaudi sans réfléchir, parce qu'on est méchant; ensuite on a réfléchi, on s'est en secret reproché d'avoir applaudi, parce qu'il faut finir par être juste. Rien de plus louable cependant que le but moral de cette Comédie. Elle tend à éclairer les hommes sur de dangereux principes, à com-

AU LECTEUR. 5

batre de bizarres systêmes, à dissiper le prestige de la fausse Philosophie; mais quelques personnes se sont plaint que le Poëte s'étoit moins conduit en l'eintre des mœurs qu'en Délateur des vices, & ce reproche bien ou mal fondé, a fait croire à plusieurs Gent de Lettres que l'on pourroit essayer sur ce même sujet une Comédie dont la premiere loi seroit l'observation du précepte d'Horace *salto jure nocenti*.

Tel respect que doivent inspirer les grands ouvrages, on ne peut nier que dans nombre d'écrits modernes, il ne se soit glissé des maximes également contraires aux loix, aux mœurs, & aux usages, qui cependant ont séduit quelques esprits, & produit des prosélites. Il est tel Philosophe qui non-content de consacrer sa plume & ses lumières à défendre les paradoxes les plus singuliers, a lui-même affiché dans sa conduite cette singularité qui le soumet aux droits de la Comédie. En supposant un jeune homme enivré de tous ces nouveaux principes, qui n'agit & ne parle qu'en conséquence des bizarres systêmes dont sa tête est échauffée, ce qui servirait à établir ces mêmes systêmes & à les rapeler à la mémoire du spectateur; ensuite en lui opposant un pere tendre, une mere qui n'a que l'esprit d'aimer sa famille, un ami sage, une maitresse naïve;

A ij

6 AU LECTEUR.

J'ai cru parvenir à mon objet qui est de combattre telles ou telles propositions de la nouvelle Philosophie. Voilà l'unique but de la petite Comédie que l'on va lire. Je me suis instruit en la composant, aussi éloigné de vouloir outrager des Scavans que la nation doit considérer, que d'admirer absolument tout ce qu'ils ont écrit. J'ai lu soigneusement leurs principaux ouvrages, & si l'événement de cette fermentation littéraire m'a déterminé à n'y saisir d'abord que ce qui a été généralement désapprouvé, je consacrerai une autre fois ma plume à rendre hommage à leur mérite, bien persuadé cependant qu'ils n'auront jamais besoin d'un aussi faible apologiste.



LE PETIT
PHILOSOPHE,
COMÉDIE
EN UN ACTE.

A'iv

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

A C T E U R S :

Mⁿ. SIMONEAU,
Bailli, M. Chanville;

MARTINE, *sa Femme,* Mlle. Desglands;

DAMON, *leur Fils,* M. le Jeune.

COLETTE, *Filleule*
de Martine, Me. Favart.

VALERE, M. Rochard.

VALENTIN, *Valet*
de Damon, M. Dehelle.

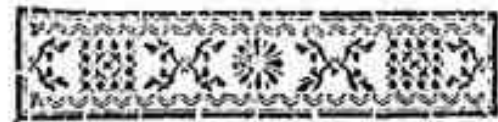
DEUX PHILOSOPHES.

DEUX VALETS *muets.*

TROUPE DE PHILOSOPHES.

Troupe de Payfans & de Payannes.

La Scene est dans un Village près Paris.



LE PETIT
PHILOSOPHE,
COMÉDIE.



*Le Théâtre représente un Jardin d'un côté & de
l'autre, la Maison de M. Simoneau.*



SCÈNE PREMIÈRE.
SIMONEAU, DEUX VALETS, ensuite
MARTINE.

SIMONEAU:

CA, mes enfants, vite, prenez courage,
Du haut en bas nettoyez la maison,
Surtout ayez grand soin que le premier étage
Soit disposé de la bonne façon.

A V

10 LE PETIT PHILOSOPHE,

MARTINE, *à part.*

Où, vous ferez vraiment un bel ouvrage.

SIMONEAU.

Pour le souper, que l'on n'épargne rien,
Basse-cour, colombier, garenne, métairie,
Faites par tout main basse.

MARTINE, *à part.*

Ah ! j'enrage ma vie ;
S'il pouvait en un jour dépenser tout son bien.

(Les Valets sortent.)

Il en ferait, je pense, la folie.

SIMONEAU.

Et, Et, je veux encore... mais non, j'avertirai.

(Ils retiennent.)

Ce que j'ai déjà dit, suffit pour vous instruire ;
Comme on obéira, je récompenserai.

(A Martine.)

Que faites-vous donc là ?

MARTINE.

Moi, rien ; je vous admire ;

Quand vous aurez fini, je parlerai.

(Aux Valets.)

Vous avez entendu ce qu'il vient de vous dire,

Si vous obéissez, moi je vous châtierai.

(Ils sortent.)

SIMONEAU.

Toujours contraire !

MARTINE.

C'est vraiment grand dommage,

Ne faut-il pas se taire ?

SIMONEAU.

Où, devant son mari,

Je suis le vôtre, une fois.

MARTINE.

Dont j'enrage ;

Mais je suis votre femme en revanche.

COMÉDIE.
SIMONEAU.

11

Hélas ! oui.

MARTINE.

Et je prétends gouverner mon ménage.

SIMONEAU.

Vous prétendez maltraiter un Bailli ?

Moi donc la volonte fait loi dans le Village ?

MARTINE.

Et voilà ce qui fait votre mal & le mien ;

Vous veillez trop fort & trop loin.

Sur les fautes d'autrui, pensez plutôt aux vôtres ;

En achetant le droit de gouverner les autres,

On perd souvent le goût de se gouverner bien.

SIMONEAU.

Allons, si l'on en croit votre langue mandée ;

Je ne serai qu'un fou, qu'un ignorant,

Ma tête cependant peut passer pour instruite ;

Au Collège toujours j'avais le premier rang,

Depuis j'ai là, c'est dit.

MARTINE.

Taisez-vous, un Sçavant

N'est souvent qu'un sot en consulte.

SIMONEAU.

Mais que condamnez-vous, après tout.

MARTINE.

Pourquoi ce beau festin, répondez, se vous prie ?

SIMONEAU.

Ah ! que m'as-tu blâmé de te radoucir ma mie ;

Notre cher fils ... il vient, nous l'allons voir.

MARTINE.

Hélas !

Vous venez de changer en chagrin ma colere ;

L'indigne enfant, tenez, qu'on ne m'en parle pas.

Sa conduite me désespère.

A v)

12 LE PETIT PHILOSOPHE,
SIMONEAU.

Quel tort a-t-il ?

MARTINE.

L'ingrat pendant six ans
Ne pas écrire une fois à sa mère !

SIMONEAU.

Ces égards il font bons pour les petites enfants !
Vraiment, il avait bien d'autres choses à faire !
Il ne fréquente plus que des hommes sçavants,
Des gens que tout Paris applaudit & révère,
Que l'on voit toujours chez les Grands.

MARTINE.

Tout cela ne m'importe guère,
Et je les crois de dangereux gens,
S'ils ont gardé son caractère
Jusqu'à lui faire oublier ses parents.

SIMONEAU.

Eh, c'est te d's-je une misère.
Aht depuis qu'il s'est fait compaon Bel-Esprit ;
Si tu sçavras le bien qu'on m'en écrit,
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, comme on le considère !
Tien, tout cela, Martine, à tel point me ravit,
Que quelquefois j'ai peine à me cacher son Père.
Avec ces gros Messieurs, il va comme leur frère.
Ils font un Livre... mais... un Livre... enfin, suffit...
Un Livre où l'on dira... tout ce que l'on a dit !
Un Livre si sçavant...

MARTINE.

Nargue de la science ;
Je voudrais qu'il eût moins d'esprit ;
Et qu'il montrât plus de reconnaissance ;
Pendant quatorze mois c'est moi qui l'ai nourri ;
(Elle pleure.)

Et s'en regoît vraiment la récompense.
Sans tout mes soins, parler, n'avoit-il pas g'ri
Dans sa dernière maladie !
Combien de nuits pour lui m'a-t-il fallu passer !

COMÉDIE.

13

Tenez, je vous le dis, je n'y veux plus penser.

SIMONEAU.

Et ti, par amitié, console-toi ma nîe,
Tous ces petits chagrins vont s'effacer.
D'une fauseule Loterie

Je suis certain qu'il a gagné le premier lot.
Vingt mille francs, Martine, est-ce un joli magot ?

MARTINE.

Il a gagné cela ! Ciel ! que j'en suis ravie,
Tout ingrat qu'il est, c'est mon sang,
Je voudrais le voir riche au dépens de ma vie.

SIMONEAU.

Avec cet argent il nous tiendrait notre rang ;
Nous pourrions marier Agathe notre fille ;
C'est mon portraît, elle est toute gentille,
Il pourrait bien aussi prendre un parti,
Je lui voudrais donner sa filleule Colette,
Le fils du Sénéchal depuis un temps la gôlue,
Valere est un garçon sage, posé, poli,
Qui sûrement lui conviendrait aussi.
Mais je veux pour mon fils conserver la poulteré :

MARTINE.

Vous en aurez le démenti,
Bien sûrement Colette épousera Valere ;
Il m'est permis d'avoir comme vous mon projet ;
Damon ne viendra point.

SIMONEAU.

Je suis sûr de mon fait.

MARTINE.

Comment le savez-vous, & qui vous l'a pu dire ?

SIMONEAU.

Lui-même hier il me l'a fait dire.

MARTINE.

Et par qui donc ?

SIMONEAU.

Par son Valet.

14 LE PETIT PHILOSOPHE,

MARTINE.

Quoi ! c'est par un Valet qu'il écrit à son père ?

SIMONEAU.

Sans doute, qu'il avait alors quelque embarras !

Les gens sçavants...

MARTINE.

Adieu... Je ne pourrais me taire, !

Je fors, il peut venir, je ne le verrai pas.

SCENE II.

MARTINE, SIMONEAU, COLETTE.

COLETTE.

J'Accours vous annoncez une grande nouvelle !
Que vous serez foyeux !

MARTINE.

Comment.

SIMONEAU.

Que nous veut-elle ?

COLETTE.

Celui que nous avons attendu si longtems,
Que nous désirons tous.

MARTINE.

Eh bien ?

COLETTE.

Il est césos.

SIMONEAU.

Quit

COLETTE.

Votre fils.

MARTINE.

Mon fils !

COMÉDIE. 15
SIMONEAU.

Nous dis-tu vrai, Colette ?

COLETTE.

Sans doute. Adieu, je vais chercher les violons ;
Rassembler promptement les filles, les garçons,
Nous lui préparons une petite fête,
Nous danserons jusqu'à ce soir,
Vous me le permettez ?

SIMONEAU.

Tu m'en deviens plus chère !

C'est pour mon fils. Allons le recevoir. *(Colette sort.)*

Martine y viendras-tu ?

MARTINE.

Ne sais-je pas sa mère ?

Mais le voici.

SCÈNE III.

DAMON, SIMONEAU, MARTINE.

MARTINE.

*(Simoneau & Martine sautent au col de
Damon & l'embrassent.)*

Viens vite, embrassons-nous !

SIMONEAU.

Mon fils...

MARTINE.

Mon cher enfant...

SIMONEAU.

Que ce moment est doux !

16 LE PETIT PHILOSOPHE,
MARTINE.

Baise-nous donc bien fort.

D A M O N , *se débarrassant.*
Ah Ciel ! que d'accolades !

*Eh de grâce , modérez-vous ,
Épargnez-moi ces vives embrassades ,
On nous prendrait tout les trois pour des foux.
Votre amitié pour moi , me pèdure , m'enflamme ;
Mais un beau sentiment doit être concentré ;
Comme il prend naissance dans l'ame ,
Par la raison il veut être épuré.
Dès qu'il éclate trop , il devient populaire ;
Et ces transports si vifs , ces longs embrassements
Sont bons pour amuser l'imbécile vulgaire ,
Qui n'est heureux qu'autant qu'il fait jouir ses sens.*

S I M O N E A U.
Que d'esprit , que d'esprit !

M A R T I N E.
*Les beaux raisonnements ,
Pour nous prouver qu'après quatre ou cinq ans
On a tout d'embrasser sa mère.*

D A M O N.
Je l'avais bien prévu qu'il faudrait tout les deux
Vous refondre au creuset de la Philosophie ,
Vous apprendre à briser le joug impérieux
De ces vils préjugés , par qui l'ame asservie ,
S'énerve & n'ose prendre un vol audacieux.

S I M O N E A U.
Oui , tu m'instruises , je te prie.

M A R T I N E.
Je suis trop vieille moi , j'ai fait mon tems ;
C'est à mon tour de régenter les autres.

D A M O N , *d'un air distrait.*
Avez-vous en ce lieu beaucoup d'appartenance ?
S I M O N E A U.
Hélas ! mon cher enfant , nous n'avons que les nobles.

COMÉDIE. 17

Tu sais ce que contient mon pauvre coffre-fort ;
Mais j'ai fait de mon mieux, ma chambre est bien jolie ;
Je l'ai faite apprêter pour toi.

DAMON.

Vous avez tort.

MARTINE, *à part*.

Le beau remerciement.

SIMONEAU.

Comment donc ?

DAMON.

C'est folie ;

Se déranger, c'est trahir le bon sens,
S'il fallait éberger veuve, fils de parents,
De sa propre maison l'on deviendrait Concierge ;
Quant à moi j'eusse été bien plus commodément
En me logeant dans la première auberge.
Vous vous gênez, pour prix de votre attention ;
Il faudra bien qu'à mon tour je me gêne,
Tout cela nuit ; de puis en suvant cette peine,
Je serais dispensé de l'obligation.

MARTINE, *à part*.

Ah ciel ! le vilain caractère,
Mon fils peut se trouver ailleurs mieux que chez moi ;
Il préfère une auberge à la maison d'un Père !

DAMON, *à Simoneau*.

Vous laissez vous toujours gouverner par ma mère ?
J'aimerais qu'un mari fut le maître chez soi.

SIMONEAU.

C'est une digne femme.

DAMON, *à son Père*.

Où, petite cervelle ;
Qui ne sait rien de rien, qui croit aux Revenants ;
Qui craint qu'un Berger n'enforcelle,

(Haut.)

Ce qui m'a fait ici chercher des logements ;
C'est que j'attends ce soir quelques confrères.

18 LE PETIT PHILOSOPHE,
SIMONEAU.

Des Philosophes.

DAMON.

Où, des Sages, des Sçavants;
Nous y devons traiter d'importantes matières,
Pour éclairer un peu ces gens de qualité
Dont l'éducation est souvent très commune.
Nous leur devons dans peu, donner notre Traité
Des Parallaxes de la Lune.

SIMONEAU.

Que cela soit beau !

DAMON.

C'est un coup de fortune !

MARTINE.

Et ces gens là viendront.

DAMON.

Ce soir.

MARTINE.

Où fuiront-nous ?

Ah ! je vois bien qu'il faut déserter le village ;
J'aimerais mieux quitter amis, parents, ménage,
Que de vivre un moment avec de pareils foux.

SCENE IV.

SIMONEAU, DAMON.

SIMONEAU.

Nous apaiserons sa colère,
Elle aura bien d'abord quelque peine à se faire
A des raisonnemens si grands, si merveilleux.

DAMON.

N'importe, il faut laisser quelques foux sur la terre.

COMÉDIE.

19

Les Sçavants n'en brillent que mieux;
Quant à ceux que j'attends, le Seigneur du Village,
Va se faire un plaisir de les loger chez lui.

SIMONEAU.

Mais ne l'iras-tu point saluez aujourd'hui ?
Il sera bien charmé de te revoir, je gage !
C'est un vieux Militaire, un homme de courage ;
Sa naissance, son rang, tout le fait respecter ;
Il faut le courtoiser.

DAMON.

Où, j'entends ce langage ;
Ne faudra-t-il pas même à ses pieds me jeter ?
S'il veut me voir, qu'il vienne.

SIMONEAU.

Es-tu fou ?

DAMON.

Soyez sage.

Appréciez mon être, ouvrez sur moi les yeux,
J'humilierais l'orgueil de la Philosophie
Jusqu'à flatter d'un grand l'esprit espricieux.
Parce qu'il fut vaillant, qu'il est prudent & vieux,
Il faut que ma raison par lui soit avilie ;
Un Sage ne connaît ni Coutume, ni Loi,
Ni dignité, ni rang, ni préséance.
Si je croyais qu'un être eût quelques droits sur moi ;
Je détesterais ma naissance.

Les hommes sont égaux malgré leur vanité ;
Leur rendre des devoirs, c'est flatter leur vanité ;
La politesse même est une indignité
Qui déshonore un homme de génie.*

SIMONEAU.

Tu m'enchantes, je cède à l'admiration ;
Mais, si l'on s'en croyait, en cherchant à détruire
Toute subordination,

* Discours sur l'égalité des conditions.

20 LE PETIT PHILOSOPHE,

Tu renverserais un empire ;
On s'égare souvent par le raisonnement.

D A M O N.

Tant pis pour ceux à qui mon système peut nuire ;
Il m'est utile à moi, je vis, je suis content.

S I M O N E A U.

Tu dois l'être du moins, car je sais que n'agueres ;
Certain lot de vingt mille francs...

D A M O N.

Qui veut à donc si bien instruit de mes affaires ?

S I M O N E A U.

Va, quoique séparé, sois sur qu'en tous les temps ;

Tes nouvelles me seront chères ,

Un bon père aime à voir prospérer ses enfants ,

Ce gain m'a suggéré des moyens salutaires

De nous arranger tous & tu seras d'accord...

D A M O N.

Vous comptez là-dessus ?

S I M O N E A U.

Où.

D A M O N.

Mais vous avez tort.

S I M O N E A U.

Pourquoi.

D A M O N.

J'ai placé tout en notes viagères.

S I M O N E A U.

Juste ciel, quel traître, quel t mes pauvres neveux !

C'est avilir l'ame un peu bien dute ,

Même après ton trépas tu ne veaux qu'aucun d'eux

Puisse bête en paix, toi, tes soins généreux !

Ah ! ce trait là, Damon, outrage la nature.

D A M O N.

La raison l'a dicté.

S I M O N E A U.

Non, la méfiance en unanimité.

COMÉDIE.

21

D A M O N.

Réfléchissons : qu'impose à mon individu ;
Que fais à mon bonheur cette foule importune ;
Ce troupeau de parents dont nul ne m'est connu ;
J'ai diminuer pour eux mon revenu ,
Et pour les obliger , déranger ma fortune ;
Qu'ils fassent comme moi , qu'ils se donnent des soins ;

S I M O N E A U.

Mais tu me connais , moi , tu sais tous mes besoins.
Ne suis-je pas surchargé de famille ,
Ne dépensai-je pas pour élever ma fille ?
Ma chère Agathe... Ah ! c'est un trésor que ta sœur ;
Je me plais à former son esprit & son cœur.

J'exerce avec soin sa mémoire ;
Je veux de son Pays , qu'elle apprenne l'histoire ;
Elle écrit joliment , elle dessine un peu ,
S'acquiesce bien des travaux du ménage ,
Chaque danse , & de tout , elle se fait un jeu.

D A M O N.

Ferme , applaudissez-vous d'un si brillant ouvrage ;
Eh ! vous gâtez son cœur au lieu de le former ;
Je sémis de courroux lorsque j'entends nommer
Ces prétendus beaux-Arts dont vous vantez l'usage :

C'est donc l'histoire qu'elle lit ?
De chimériques faits vous lui meublez l'esprit.

S I M O N E A U.

Mais il est certains faits très-utiles à croire ,
Et si l'on révoque en doute toute histoire ,
A la fin.

D A M O N.

Elle danse : après quatre ans d'efforts ,
Elle sçait à ses bras donner un tour qui flâne ,
Se mouvoir en mesure & comme par ressorts ,
Talent qui la ravige au rang de l'Automate.

S I M O N E A U.

Moi , quand je vois danser , mon ame se dilate ;

22 LE PETIT PHILOSOPHE,
J'aime le zigaujon.

D A M O N.

Je vous dirai bien plus,
Si vos raisonnemens aigrissent ma critique,
Je tiens que le Dessin, la Danse & la Musique
Devraient par la Police être bien défendus,
Qu'ils sont plus dangereux, que tel écrit qu'on blâme;
Que sans nourrir l'esprit, ils ont gâté les coeurs,
Que tout art mécanique énerve, engourdit l'ame,
Et qu'enfin les talents ont corrompu les mœurs.*

S I M O N E A U.

Si dans tes jeunes ans, j'avais cru ton système,
Tu ne brillerais par par l'éducation.

D A M O N.

J'en serais plus heureux.

S I M O N E A U.

Ma surprise est extrême !

D A M O N.

J'en verrais moins d'abus.

S I M O N E A U.

Je sens qu'il a raison :

Grace à ses bons avis, je renais, je m'éclaire,
Ah ! qu'à bien peu de frais je vais me consacrer.

D A M O N.

Je veux vous rendre heureux, vous réformer, mon Père :

S I M O N E A U.

Va, je serai toujours docile à t'écouter ;
C'est tout gain, ma raison n'était que rêverie.

Ah ! la belle Philosophie !

Je te quitte un moment pour bientôt revenir,

Il me reste à juger une assez grave affaire ;

Mais je dépêcherai cela, laisse-moi faire,

Je me mets de t'entretenir.

(Il sort.)

* Discours de l'Académie de Dijon.

SCENE V.

DAMON, *seul.*

AH ! ne vous gênez pas... A la fin je respire ;
J'ai très bien fait de déserter Paris ;
Je sçais qu'on nous prépare une vive Saïre
Qui pourroit bien sur nous fixer longtemps les ris ;
Et le profond respect qu'on doit aux grands esprits
N'empêche pas que l'on ne les déchire ;
Peut-être on nous plaindra... ce seroit là le pire ;
L'offensante pitié tiens de près au mépris.
Du Censeur indiscret qui voudrait bien nous nuire ;
Nous pourrions décrier le cœur & les sens ;
Mais on rira de nous, car le peuple aime à rire.

SCENE VI.

DAMON, VALERE,

VALERE.

GRACE au Ciel, Damon, vous voilà ;
A tous vos bons amis votre présence est chère,
Et si je n'avois craint de gêner votre père,
Depuis une heure, au moins, vous me verriez ici.
DAMON.
Je vous suis obligé ; mais de grâce, Valere,
Vous m'aimiez donc beaucoup ? J'en suis tout étonné.
Et pourquoi ?

14 LE PETIT PHILOSOPHE,

VALERE.

La raison en est assez facile.

DAMON.

Pas tant que vous croyez, car tout examiné

Je ne vois pas à quoi je puis vous être utile.

VALERE.

De quelle indignité soupçonnez-vous mon cœur ?

DAMON.

Je le croyais sensé, j'avais grand tort, je gage.

VALERE.

Quoi ! je ne montrerais une si vive ardeur ? ...

DAMON.

Que pour votre intérêt, c'est se conduire en sage ;

VALERE.

Je ne méritais pas, Damon, un tel outrage ;

Ainsi donc près de vous, on ne peut être admis

Qu'autant qu'à vos desirs on devient nécessaire,

Un sentiment plus pur vous paraît populaire,

Et ce n'est que pour soi qu'on aime ses amis.

DAMON.

C'est du moins, ce qu'on devrait faire,

Et ce qu'on fait.

VALERE.

Comment ?

DAMON.

Où, le vrai est réel ;

L'agréable nous plaît ; mais qu'aime-t-on l'utile.

L'homme n'a qu'un but, qu'un mobile

C'est son intérêt personnel.

VALERE.

Ciel que me dites-vous ! de quelle ame insensée

De ce système affreux soutient l'iniquité ?

Si j'osais jusques-là haïr l'humanité,

Je rongerais de ma pensée.

DAMON.

Le Sage doit prôner la vérité ;

Puisse

COMÉDIE.

25

Puisque nous y voilà, souffrez que je m'explique :

Qu'est-ce que l'Amitié, tout bien examiné ?

Un être vraiment fantastique,

Par l'indolence imaginé :

Un sentiment Métaphysique,

Le recours d'un esprit borné

Qui fait l'aveu public, de sa faiblesse extrême ;

Qui ne peut se suffire, & qui cherche un appui ;

Qui voudrait trouver en autrui,

La force & la vertu qu'il n'a pas en soi-même ;

VALERE.

Je ne puis le celer, je demeure étonné :

De voir avec quel art par la Philosophie

Tout ce qui fait le charme de la vie ;

Est en ridicule tourné :

Non, Damon, l'amitié n'est point une manie,

N'est point un feu qui naît & meurt dans un moment ;

C'est le fruit du discernement ;

Sei liens enchanteurs ne sont jamais des chaînes,

Sans flatter nos erreurs, elle sert nos desirs.

L'Amour ne rend heureux qu'après de longues peines ;

L'Amitié n'a que des plaisirs.

DAMON.

Ce n'est pas ce que je vous nie,

J'approfondis la cause, & vous vantez l'effet ;

Vous allez convenir...

VALERE.

Damon, changeons d'objet ;

Puisqu'il vous contredit, mon discours vous ennuie ;

Des gens dignes de soi, m'écrivent de Paris,

Que vos Dogmes nouveaux, votre Philosophie,

Vous font un peuple d'ennemis ;

Que même on doit donner certaine Comédie.

DAMON.

Oui, nous sçavons cela,

B

26 LE PETIT PHILOSOPHE,

VALÈRE.

Craignez-vous le succès ?

DAMON.

La Pièce tombée, Monsieur, la chose est claire ;

VALÈRE.

Et pourquoi donc ?

DAMON,

Elle est de l'Auteur de Zorès. ?

VALÈRE.

Je ne connoissais pas encore votre adversaire,

Et pourquoi contre vous a-t'il fixé ses traits,

Est-ce vraiment l'amour de la Patrie ?

DAMON.

Point du tout ; c'est la jalousie,

S'il eut été par nous à nos travaux admis,

Sa bile, croyez-moi, se serait moins algée ;

Vous le verriez de nos plus chers amis ;

VALÈRE.

Je le crois, volontiers.

DAMON.

Le dessein qui l'occupe

N'est pas de critiquer, mais de nous outrager,

C'est la querelle à lui, qu'il s'amuse à vanger,

Et le Public n'en sera pas la dupe.

Dans ses écrits lui-même il trace son Portrait ;

Où voit que ses pinceaux sont conduits par l'envie ;

C'en'est pas la Philosophie ;

Mais les Philosophes qu'il hait,

VALÈRE.

Mais s'il écrit toujours.

DAMON.

Mais se fera-t'il lire ?

Si parce qu'on a vu nous juger ses talents,

* Tragedie de M. Palissot, donnée en 1753 ; elle n'a eu que trois Représentations.

C O M É D I E. 27

Un seul mois verra naître & tomber son Empire ,
 Il pourra quelque jour servir aux agréments
 De ces sociétés que flâne la Satire.
 Mais le grand nombre de ces gens
 Qu'il amèra, nous admire ;
 Nos écrits plus nombreux, plus solides, plus grands ;
 Ne sont point des travaux qu'un bon mot peut dédaigner ;
 Non, on s'ennuie de médire,
 Tous ses efforts deviennent impuissans ;
 On n'aime pas toujours à lire,
 Et l'on veut s'instruire en tout temps.
 Au reste je sçaurai le succès de l'ouvrage ;
 (On entend un bruit de chœur & de danse)
 Et ce soir mon Valet... Mais pourquoi tout ce bruit,
 Ces instruments, ces importuns tapage !
V A L E R E.
 Ce sont les filles du village
 Que Colette en ces lieux conduit ;
 Je me retire, adieu ; cette entrevue
 N'a pas besoin de mes yeux pour s'accomplir. (Il sort.)
D A M O N.
 Ça me ferait fort bien passé de tous ses soins,
 La Musique m'ennuie, & la Danse me tue.

S C E N E VII.

DAMON , COLETTE , *suiuite des Filles
 & Garçons du Village qui chantent & dansent.*

C H Œ U R.

(Damon prend un Livre & s'assied.)

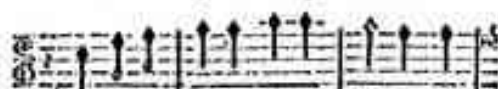
A Musiez-vous, gens du village ;
 Venez tous danser aux chansons ;
B ij

28 LE PETIT PHILOSOPHE,

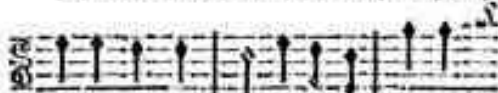
Amusons-nous sous cette ombage :
Mais n'allons pas sans les garçons.

(On danse.)

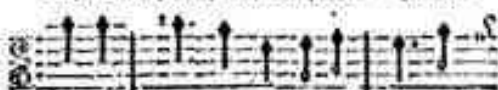
RONDE, chantée par Colette.



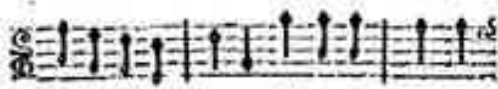
AGNEAU de-tour d'un buisson, Zon, zon,



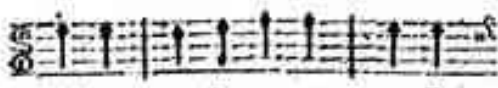
zon; Et bon, bon, bon! Un jour se prome-



nant seu- les te Mir-li-bi-bo re-



li-bi-bi-bo-ber-te Fit rencon-tre d'un



p'tit gar- çon Et zon, zon, zon, Et



bon, bon, bon.

(Le Chœur reprend le refrain en dansant.)

C O M É D I E.

29

Qui se fait joujou sur l'herbeute ;
Il se tenoit à Cupidon.

Car il en avoit l'arbalète ;
Et les ailes d'un Papillon.

Dès qu'il aperçut la fillette ;
Il lui dit d'un p'tit air fripon :

D'un Amant il faut faire emplette ;
Car les maris n'ont qu'un soupçon :

Mais l'Amant au jeu d'amourrette,
S'y prend bien d'une autre façon.

Taisez-vous, lui dit la pauvrete,
Vous n'êtes qu'un p'tit polisson.

D A M O N, impatient, se lève.

Ah ! parbleu, leur plaisir enfin m'impatiente ;
Lorsque tous les besoins se soulèvent contre eux ;
Par ces chants, ces transports, cette gaieté bruyante,
Ne jurerait-on pas que ces gens sont heureux ?

C O L E T T E.

Vous me paraissez en colère,
Vous vous ennuyez de nos jeux ;
Je n'avais cherché qu'à vous plaire ;
Mais je les vais bientôt faire hâter.

(*Le Ballet se retire.*)

D A M O N,

Tant mieux,

La charmante Colette est si douce & si vive,
Son œil fripon trahit pourtant plus d'un désir,
Et sa légèreté, cette gaieté si vive
N'effarouche pas le plaisir.

Bij

30 LE PETIT PHILOSOPHE,

COLETTE.

J'en suis fort aise moi ; car quoiqu'il m'en arrive,
J'éprouve à vous revoir un vrai contentement ;
Je sais bien que j'ai tort d'oser vous en louer ;
Mais je sens bien aussi qu'on est malaisément
Ce qu'on a du plaisir à dire.

DAMON.

Eh ! pourquoi le chercher, si c'est la vérité ?
Quoi ! Colette, dans ce Village
Enseigne-t-on la familiarité ?

COLETTE.

Non pas ; mais on apprend comme une fille sage
Ne doit jamais laisser parler son cœur,
Il faut obéir à l'usage.

DAMON.

Eh ! quel, par tout je ne verrai qu'erreur ;
Colette, vous m'aimez ; pour prix de votre âme
Je veux vous détromper de ces contes d'enfant,
De tous ces beaux sermons que prêchent les Parents,
Qui prétendent former votre âme,
En vous brouillant avec vos sens.
Croyez-moi, leurs discours, c'est ignorance pure,
Votre cœur parle, il faut écouter son desir ;
Pour vous apprendre à juger du plaisir,
Je veux vous ramener à l'état de nature.

COLETTE.

Oh ! je veux respecter mes parents, pour cela
Je ne vous crains point, moi j'aime ma maraine ;
Et tenez, je m'en vais ; car je serais en peine
Si quelqu'un lui disait que je demeure, il
Tête à tête avec vous, c'est blesser la décence.

DAMON.

Ah ! que je plains votre innocence ;
Vous avez donc sur tout de la prévention ;
Mais la décence n'est, n'un être chimérique

COMÉDIE:

31

Adopté par la politique,
La vertu même est de convention:
Tel acte en ce pays fait gémir la Sagacité,
Révolte si l'on veut toute la nation
Qui sur les bords du Nil est une pollicelle,
Un devoir de Religion.
Lorsqu'il s'agit de passion,
Allez, se contenter n'est point une faiblesse;
Et le cœur a toujours raison.

COLETTE.

Mes parents ont pris soin de moi dès mon enfance:
S'ils me font des sermons, ce n'est que pour mon bien,
Ils ont par-dessus moi l'âge & l'expérience,
Leur intérêt n'est autre que le mien,
Je leur dois du respect & de l'obéissance.

DAMON.

Vous dis-je qu'il faut tirer au nez de ses parents:
On les peut déconner sans crainte à leurs chagrins:
A votre âge on doit faire ces pèljapés vulgaires,
S'il ne fallait jamais fermer ses culottes:
Ordonner les repas ou quereller les gens,
A quoi nous serviraient nos parents?

COLETTE.

Tenez, contre la mienne on a tort de crier,
Je suis tout à la fois son amie & sa fille:
Demain elle nous doit tous les deux marier.

DAMON.

Et vous y consentez?

COLETTE.

J'aime trop ma sœur
Pour oser la contraindre.

DAMON.

Mais cela n'est pas fait.

Biv

32 LE PETIT PHILOSOPHE,
COLETTE.

D'ailleurs du mariage
Mon cœur charmé, se fît à tout moment
Une si douce idée, une si belle image.

DAMON.
Vous changez bientôt de sentiment;
Quoi ! vous pouvez vouloir des témoins, des Notaires;
Des signatures, des Contrats,
Ah ! que d'accablantes affaires !
Pour être heureux, faut-il tant d'embarras ?
Peut-on sans être fou, jurer d'être fidèle.
Lorsqu'il n'est pas en soi de tenir son serment ;
N'est-ce qu'en s'accablant d'une chaîne cruelle
Qu'on peut trouver quelque contentement ?
Dans les premiers jours de la terre
Si l'on n'avait suivi que cet arrangement,
Le monde se serait peuplé bien lentement,
Encor ne le serait-il guère.

COLETTE.
Vous ne voulez donc pas m'épouser.

DAMON.
Non vraiment.

COLETTE.
Vous m'insultez.

DAMON.
Je veux vous priver d'une entrave ;
Et pour le plaisir d'un moment,
Je n'eus jamais dessein mol, de me rendre esclave.

COLETTE.
On m'a dit qu'autrefois vous pensiez autrement ;
Que nous unir était votre plus chère envie.

DAMON.
J'ai bien changé ! depuis que la Philosophie
A de ses réthés frappé mon jugement ;

COMÉDIE.

33

Tout ce chainé aujourd'hui me paraît un tourment.

COLETTE.

Eh bien moi, si je puis me déclarer sans feinte,
Tout ce qui vous déplaît fait mes plus chers plaisirs;
La seule liberté peut fixer vos desirs;
Du mariage moi je chéris la contrainte.
Sa chaîne, ses devoirs sont pour moi pleins d'attraits;
Qu'il est doux d'obéir à l'objet que l'on aime !
Vivre avec son époux, ne le quitter jamais,
Prévenir avec soin ses plus légers souhaits,
Répondre à son amour, par un amour extrême,
Ne trouver de félicité
Qu'autant qu'il est heureux lui-même.
Un tel bonheur, je crois, vaut bien la liberté.
Et soyez sur d'ailleurs qu'une femme sincère,
Par cette liberté se laisse peu charmer ;
Elle sait trop qu'il est bien dangereux de plaire
A ceux qu'on ne doit pas aimer.

DAMON.

Comment donc, vous traitez à fonds cette matière
Quand avec tant d'esprit on défend une cause,
Les yeux bientôt s'ouvrent à la lumière.
Où, croyez-m'en, il est une manière
De contenter plutôt son cœur.
Sous les loix du plaisir, sans liens elle engage,
La nature l'approuve, & les premiers humains
Coutaient en paix les jours les plus sercins
Sans connaître le mariage.

COLETTE.

Vous m'outragez, finissez ce langage,
Je ne dois plus jamais vous écouter ;
Je vous aurais aimé, je vais vous détester.
Vous voulez me tromper, me perdre, me séduire,
Dans mon cœur ingénu vous cherchez à détruire
Les sentiments qu'on m'a fait adopter,
Et de mes chers Parents que je dois respecter,
D y

34 *LE PETIT PHILOSOPHE,*

Vous m'engagez à mépriser l'empire
 Dans le village entier, méchant je m'en vais dire
 Les odieux conseils que vous m'osez dicter.

D A M O N.

Mais, Colette, écoutez ; pourquoi vous leïter ?
 [A part.]

On est bien malheureux d'être obligé de vivre
 Avec des gens qu'un mot suffit pour révolter....

[Haut]

De grâce demeurez, où je saurai vous suivre.

S C E N E V I I I.

DAMON , SIMONEAU , COLETTE.

S I M O N E A U.

Q U A'VEZ-VOUS, mes enfans, vous querellez tous
 deux.

C O L E T T E.

C'est Monsieur.

S I M O N E A U.

Quoi ! mon Fils.

D A M O N.

Oui, c'est Mademoiselle.

S I M O N E A U.

Tol, Colette !

C O L E T T E.

Il m'insulte.

S I M O N E A U.

Il a tort.

D A M O N.

Moi je veux

Valoate ses préjugés, réformer sa cervelle.

COMEDIE.

35

SIMONEAU.

Il eut fallu d'abord la disposer.

COLETTE.

Ah ! si je vous disais à quel point il m'outrage !

SIMONEAU.

Comment diable il voudrait... Je te croyais plus sage.

COLETTE.

Il me refuse...

SIMONEAU.

Eh ! quel !

COLETTE.

De m'épouser.

DAMON.

C'est-là le mot ; voilà d'où provient sa colère !

COLETTE.

Sans doute.

SIMONEAU.

Elle a raison.

DAMON.

Vous l'approuvez ?

SIMONEAU.

Très-bien !

C'est mon avis, c'est celui de sa mère.

DAMON.

J'en suis fâché ; mais ce n'est pas le mien.

COLETTE.

Vous l'entendez ce méchant.

SIMONEAU.

Là, Colette !

Ne pleure pas.

COLETTE.

Non, si j'ai du chagrin

Ce n'est pas que je le regrette,

C'est que je ne l'aime point, point du tout ; mais enfin

Je ne suis après tout ni laide ni coquette,

D'autres qui se venaient tous rechercher m'ont aimé !

B 11

36 LE PETIT PHILOSOPHE,

Pour son refus, je ne suis jamais fâché,
Et de si part le trait est bien vilain.

SIMONEAU.

Console-toi, tu vois quel chagrin t'a transporté ;
Je te croyais moins dur, moi je n'y puis tenir !
Cher bison... ma tendresse est pour elle si forte
Que je voudrais ma foi que ta mère fut morte
Pour pouvoir librement avec elle m'unir.
Damon, épouse-la pour me faire plaisir.

DAMON.

Je voudrais d'un grand cœur vous obliger, mon Père ;
Mais par malheur j'ai pris mon parti là-dessus.

COLETTE.

Grandes-le donc bien fort, Ah ! si j'étais sa mère.

SIMONEAU.

Tu vois que ce parti nous deux nous désespère,
Le Mariage enfin Damon...

DAMON.

C'est un abus !

Oui, qui déroge aux droits de la nature humaine
Ce que l'on sent doit-il être tant répété !
Raisonnons, l'homme est-il né pour la liberté !

SIMONEAU.

Sans doute.

DAMON.

Eh bien, l'hymen n'est-il pas une chaîne ?

SIMONEAU.

J'en conviendrais.

DAMON.

J'aurais un cortège d'enfant
Dont les pleurs ou les jeux m'excédent sans cesse ;
Il me faudrait dérober des moments
Aux spéculations qu'exige la sagesse
Pour cultiver leurs jeunes ans.

SIMONEAU.

Mais ces enfants un jour serviraient la Patrie.

DAMON.

De ce grand mot vuide de sens ;
 A tous propos, ma tête est étourdie ;
 Ma Patrie est aux lieux où je me trouve bien ;
 C'est du monde Ideal que je suis Citoyen ;
 A celui-ci l'intérêt seul me lie ;
 Et vous qui me pressez, répondez, je vous prie ;
 Le chimérique honneur d'être utile à l'État
 Vaut-il les agréments d'une paisible vie,
 Et les douceurs du célibat ?

SIMONEAU.

Mais, non ; c'est un parti que je ne saurais suivre ;
 Je trouve que l'on gagne à servir son pays ;
 Qui n'est bon que pour soi n'est pas digne de vivre.
 Le Proverbe le dit, & c'est bien mon avis,
 Certaine providence, active, régulière,
 Sur les honnêtes gens fixe toujours les yeux,
 Quand on est bon mari, bon citoyen, bon père
 Je ne vois point qu'on soit bien malheureux ;
 Et dans le mariage on trouve...

DAMON.

Erreur extrême !

Dans le sort d'un mari, je ne vois que tourments,
 Quels chagrins n'a-t'il pas de sa femme, s'il l'aime ;
 Chagrins d'autant plus vifs qu'il soit plus offensant,
 Et vous le savez par vous-même.

SIMONEAU.

Où tiens, ne touchons point, et toi-moi, ces cordons,
 S'il te plaît changeons de matière ;
 Retire toi, Colette.

COLETTE.

Oui, je vais voir sa mère,
 Le tralise s'en repentira.
 Allez, allez, laissez-moi faire,
 Je sais tout mon étêdê sur l'esprit de Valère
 Et je vais voir s'il me refusera.

SCENE IX.
DAMON, SIMONEAU.

DAMON.

SA colere est unique & tient de la folie:

SIMONEAU.

C'est une bonne enfant qui n'a pas comme toi
De dispositions à la Philosophie;
Sa cervelle est encor bien saine.

DAMON.

Ah! je le croi:

SIMONEAU.

Tu ne devines pas ce que j'ai fait pour toi:
Tu vas voir arriver des oustages sublimes,
Une collection de livres à mon choix,
Les Arrêts des Sénats, les guerres des grands Rois.

DAMON.

Moi je parcourrais ces archives de crimes:
Tenez, venons au fait, avez-vous, Celsus,
Lucret, Spinoza, Tellomed, ou Boile,
Le livre de Balzac, Socrates Empiricus,
Hobbes?

SIMONEAU.

Je n'ai jamais connu ceux se quele:

DAMON.

Vous n'avez même pas les Lettres de Crassus?
Allons vous n'avez rien.

SIMONEAU.

J'ai l'Histoire, la Fable;

DAMON.

Vous n'avez rien.

COMÉDIE.

37

SIMONEAU.

Ecoure donc un peu.

DAMON.

Vous n'avez rien.

SIMONEAU.

Beaux-Arts, Politique, Morale.

DAMON.

Et tout cela vous dis-je est détestable,

Inapte, absurde & digne enfin du feu.

Si vous voulez parler d'un Livre inimitable,

C'est le nul. Mais que vois-je... Ah c'est toi, Valentin!

SCÈNE X.

DAMON, SIMONEAU, VALENTIN.

TU reviens.

DAMON.

VALENTIN.

De Paris. Souffrez que je respire.

Je me meurs.

DAMON.

Je vais donc apprendre le Dessin.

VALENTIN.

Oh ! oui, Monsieur, j'ai bien des choses à vous dire.

Ouf, ouf.

DAMON.

Satisfait vite à mon empressement.

VALENTIN.

Oui, Monsieur... la maison est bien, plus... j'examine.

DAMON.

Parle donc.

VALENTIN.

Je reviens à vous dans un moment.

40 LE PETIT PHILOSOPHE,
D A M O N.

Mais où diable vas-tu ?

V A L E N T I N.

Moi, je vais prudemment
Rendre visite à la cuisine.

D A M O N.

Tu m'impales en cuisine.

Je vais.

S I M O N E A U.

Contre un Valet tu te mets en colère !
Les hommes sont égaux selon toi.

D A M O N.

Le faquin.

Viendras-tu ?

V A L E N T I N.

Mon récit exige du mystère :

Vous avez-il quelqu'un.

D A M O N.

Eh ! parle, c'est mon Père !

V A L E N T I N.

Il est vrai que je puis vous le faire en Latin,
Monsieur ne l'entend pas.

D A M O N.

Le chien me désespère !

Il faudra me porter à quelque extrémité.

V A L E N T I N.

C'en est fait, les sieurs ont changé de côté,
Nous sommes menacés de rudes catastrophes ;

Et le parti le mieux accrédité,

N'est plus celui des Philosophes.

D A M O N.

La Pièce a réussi ! qu'entends-tu ! ah ! malheureux !

V A L E N T I N.

Si vous aviez pu voir quel bazarail affreux,
Le tapage, les cris, les plaintes, les querelles ;
On ne pouvait entrer sans livrer un combat.
Sachez-vous bien, Monsieur, que les Pièces nouvelles

COMÉDIE:

41

Sont à présent des affaires d'éclat,
Tandis que dans la rue à travers les bourades;
Des Cafés de Paris, les obscurs citadins
S'emire donnaient poliment des goumadés,
Et bravement se faisaient prendre aux crins.
De toutes nouveautés cette foule idolâtre,
Ces opulents oisifs, qu'on appelle amateurs;
Escaladaient les Loges, le Théâtre;
Les femmes même osaient partager leurs fureurs;
Compromettaient l'orgueil de leur toilette,
Et semblaient oublier en ces grandes rumeurs,
Que se laisser pousser sans mourir de vapeurs,
C'est déroger à l'étiquette.

DAMON.

As-tu bientôt fini cette narration ?
Pour des gens tel que nous, quelle confusion.
La Pièce a réussi... Quoi ! Malgré notre brigue...
Mais dis-moi donc comment.

VALENTIN.

Soyez moins courroucé.

DAMON.

L'Intrigue, quelle est-elle ?

VALENTIN.

Attendez, quoi ? L'Intrigue ;

Le nœud ?

DAMON.

Oui, justement.

VALENTIN :

L'Auteur s'en est passé ;

DAMON.

Comment, & l'intérêt ?

VALENTIN.

Ah ! c'est une autre affaire.

L'Auteur s'en est passé.

DAMON.

Mais tu te moques.

43 LE PETIT PHILOSOPHE
VALENTIN.

Non.

Apparemment qu'il n'en avoit que faire ;
Cela dépend du goût.

D A M O N.

Et l'Exposition... ?

V A L E N T I N.

L'Auteur s'en est passé ; c'est un homme bizarre !

D A M O N.

Enfin le dénouement !

V A L E N T I N.

Ah ! j'en tiens celui-là !

Je vous jure qu'il est d'une espèce assez rare.

Le dénouement ! Tenez, regardez, le voilà.

(Il se met à quatre pattes.)

D A M O N.

Que diable fais-tu donc ; quelle indigne saillie !

V A L E N T I N.

Je fais le Dénouement.

D A M O N.

C'est cela ?

V A L E N T I N.

Jurlement.

Ce trait écouté par un Auteur charmant ;

De tout Paris fait la folie.

D A M O N.

Oh ! je n'y puis tenir, ce Drame je vous le

Ressemble-t-il à rien, montrez-m'en quelque goût.

V A L E N T I N.

Pardonnez-moi, Monsieur, cela ressemble à tout !

J'ai consulté quelques têtes prudentes.

Qui m'ont dit qu'en effet rien n'est moins excellent ;

Que c'est le plan de nos femmes sçavantes,

Et la conduite du méchant.

D A M O N.

Valentin, tu m'impacientes.

COMÉDIE.

43

VALENTIN.

Je soutiens qu'on n'y voit aucune invention ;
Que l'Auteur montre trop sa fureur de médire ;
Que tout s'y passe en conversation ,
Point d'intérêt , pas la moindre action ;
Et cependant le total en fait rire ;

DAMON, *paraît.*

Nous sommes donc bien déçus...
Le Public rougira de ces absurdités.

VALENTIN.

Si je vous parlais vrai, Monsieur, sur ces matières ;
Vous vous irriteriez ; je suis votre vaser.
Je crois que ce n'est pas son ouvrage qui plaît ;
Mais c'est vous qui ne plaitez guères.

(Il sort.)

DAMON.

Ph ! va-t'en, malheureux.

SIMONEAU.

Console-toi, mon fils.

Tout Paris reviendra de cette fièvre ;
Pour moi je suis charmé de ta Philosophie.
Comment donc, sans éat, sans parents, sans patrie,
On est heureux. Oh ! Ciel ! ma plus pressante envie
Ce serait d'être à vos conseils admis.

DAMON.

Ah ! vous y parviendrez, je vous le certifie ;
Vous avez la sèveur qu'il faut.

SIMONEAU.

Je l'en supplie.

DAMON.

Not Savants vont venir, je vous présenterai,
Mais quelque'un sort, je crois, ah ! c'est encor ma mère.

34

SCENE XI.

DAMON, SIMONEAU, MARTINE

MARTINE.

Où, oui, c'est moi ; je viens répandre ma colère
Tout à mon aise, & puis je m'en frotte.
Quoique vous en disiez, ce soir je marital.
Ma chère Colère à Valère ;

Elle aura tout mon bien, vous vous mordrez les doigts
Monsieur le Philosophe avec votre sagesse.

SIMONEAU.

Martine écoute-donc ; c'est ton fils une folie ;
Voudrais-tu le traiter avec tant de rudesse.

DAMON. (à part.)

Mon Dieu laissez-la s'écarter. Ah ! je m'y suis mal pris.

SIMONEAU.

Nous savons bien qu'il a sa rente viagère ;
Mais perdrais-tu si-tôt tes sentiments de mère ?

MARTINE.

N'a-t'il pas perdu ceux d'un fils ?
Vous qui le défendez, vous traitez-t'il en père ?
Le Seigneur du village est outré contre lui
Par son entêtement, il perd son seul appui ;
Ses propos même ont indigné Valère,
Colère pleure encore, l'enfant pauvre enfant ;
Son cœur dur a plus fait de peine en un instant ;
Qu'elle n'en aura de sa vie.

DAMON.

De grâce épargnez-moi cette cruauté ;
Je dis ce que je pense & si je vous déplaît ;
J'aurai bientôt quitté...

COMÉDIE.
SIMONEAU.

41

Non, resté jete pte:

DAMON.

Non, Monsieur.

SIMONEAU.

Si tu pars, avec toi, je m'en vais;

MARTINE.

Vous pourriez adopter jusqu'à sa manie;

SIMONEAU.

Sûrement, & j'en fais mon plaisir le plus doux;

Mon cœur est tout rempli de la Philosophie.

Quel plaisir, je serai débarrassé de vous;

Je n'entendrai parler de femme ni de fille.

Ni de Parents, ni de famille.

MARTINE.

Allez, vous raisonnez comme le Roi des Fous;

SIMONEAU.

Je veux m'associer à ces esprits sublimes,

Qui feront taire un jour tous les mauvais propos;

DAMON.

Et que peut-on enfin vous reprocher pour crimes;

Si ce n'est de penser autrement que les fots.

MARTINE.

J'étouffe de chagrin autant que de colere;

Ingrat, après m'avoir montré ton mauvais cœur;

Il ne te manquait plus pour combler ma douleur,

Que de faire tourner la cervelle à ton pere,



SCENE XII.
DAMON, SIMONEAU, PLUSIEURS
PHILOSOPHES.

DAMON.

AH je vois nos Sçavans; venez, Messieurs, venez;
PREMIER PHILOSOPHE.

Bon jour mon cher Damon. Tu sçais notre aventure.

DAMON.

Mais vous m'en paraissez beaucoup trop contents;
Nous réparerons cette injure.

SIMONEAU.

Oui, Messieurs.

DAMON.

Approchez. Pour vous en consoler
Je vous présente ici ce nouveau Prosélite.

SECOND PHILOSOPHE.

C'est Monsieur.

DAMON.

Oui, c'est lui.

PREMIER PHILOSOPHE.

Pour sentir son mérite;
Il suffit seulement de l'entendre parler.

SECOND PHILOSOPHE.

Damon nous le présente; on connaît ses lumières.

DAMON.

C'est mon Pere.

PREMIER PHILOSOPHE.

Ce mot décide ses talents.

SECOND PHILOSOPHE.

Il a droit de prétendre aux succès les plus grands;

COMÉDIE.

37

PREMIER PHILOSOPHE.

Monsieur, a-t-il traité quelques graves matières.

SIMONEAU.

Messieurs, je suis novice, & ma seule servitude...

DAMON.

Non, son esprit encor n'a pas franchi ses bornes.

SIMONEAU.

J'ai composé jadis.

SECOND PHILOSOPHE.

Ouvrez-nous votre cœur.

SIMONEAU.

J'ai fait certain discours sur les Bêtes à Cornes.

PREMIER PHILOSOPHE.

Cela doit être beau.

SECOND PHILOSOPHE.

Magnifique.

DAMON.

Saillant.

SIMONEAU.

Messieurs...

PREMIER PHILOSOPHE.

Moi, je voudrais un début plus brillant.

Aidez-vous composé quelque Essai Dynamique,

Quelque petit Traité Métaphysique.

DAMON.

Messieurs, ne jugeons point sur un commencement.

Il est plein de respect pour la Philosophie.

SECOND PHILOSOPHE.

Cela seul nous suffit.

PREMIER PHILOSOPHE.

On peut dès ce moment

A nos plus hauts secrets élever son génie.

SECOND PHILOSOPHE.

Vous savez que d'abord on prête le serment.

SIMONEAU.

Je jurerai, s'il le faut, sur ma vie.

LE PETIT PHILOSOPHE;

D A M O N.

Commençons la cérémonie.

(Les Philosophes s'assoient en cercle après s'être fait de grandes révérences. Simoneau se met au milieu sur un siége plus bas : les Philosophes lui font jeter serment sur un in-folio, en ob- servant de se saluer très-respectueusement à chaque serment.)

DAMON chante alternativement avec un Philosophe.

P R E M I E R C O U P L E T.

Jurez-vous de croire qu'un Sçavant
Doit mépriser les sots usages ;
Considérer tout sentiment,
Et n'admirer que ses ouvrages.

SIMONEAU.

J'en fais serment.

(Bis.)

I I.

Jurez de toujours outrager
Les talents de votre patrie,
De ne voir que chez l'Étranger
Et des vertus & du génie.

SIMONEAU.

J'en fais serment.

I I I.

Jurez d'affecter pour les Grands
Une indifférence parfaite ;
Mais de sçavoir aux bons moments
Leur faire en secret la courbette.

SIMONEAU.

J'en fais serment.

I V.

Jurez que sur nos sentimens
Vous réglerez votre conduite ;

Nayra

C O M É D I E :

N'ayez ni Pays ni Patrimoine,
Vivez en vrai cosmopolite.

SIMONEAU.

J'en fais serment.

V.

Jurez de haïr fortement
Tout talent qui veut trop paraître ;
Mais de choisir bien tendrement
Les Grands Hommes qui pourront naître.

SIMONEAU.

J'en fais serment.

V-I.

Jurez d'écrire obscurément,
D'être abstrait, diffus, emphatique ;
Étonnez le peuple ignorant
Par l'orgueil d'un ton prophétique.

SIMONEAU.

J'en fais serment.

SCENE XIII. & dernière.

*Les Acteurs précédents sont interrompus par
MARCINE, COLETTE, VALERE & tout le
Village qui les suit en chantant & dansant.*

C H Œ U R.

A l l o n s gai, réjouissons-nous ;
Unissons Valere & Colette ;
Que de cette union parfaite
Naissent les plaisirs les plus doux.

D A M O N,

C o m m e n t , nous interrompit-
C

10 LE PETIT PHILOSOPHE;

V A L E R E.

Excusez notre amorce

Notre dessein, Messieurs, est de nous divertir,

Dans ce qui fait notre plaisir,

Il n'est rien qui vous satisfasse,

M A R T I N E.

Moi, je tranche le mot, il faut quitter la place;

Je suis dans ma maison, je viens vous en bannir.

V A L E R E.

Vous dédaignez les coutumes, l'usage.

Le seul nom de lion révolte vos esprits.

C O L E T T E.

Nous autres, nous aimons beaucoup le mariage;

V A L E R E.

Pour moi, j'ai le malheur de croire aux vains amis;

P R E M I E R P H I L O S O P H E.

Mais, écoutez.

M A R T I N E.

Ticce de reblage.

Nous ne voulons de vous ni de vos beaux avis;

C O L E T T E.

Vous avez rendu fou le hailli du village,

Et nous craignons quelque chose de pis.

D A M O N, à son Père.

Ah! sortons de ces lieux. Serrez-vous du voyage;

S I M O N E A U.

Oui, sans doute, les fûts n'est-ce pas triompher?

A vos conseils j'abandonne mon âme,

Je quitte mon cur, ma maison & ma femme,

Mais sans regret. Adieu je vais Philosopher.

(Il sort avec les Philosophes.)

C O L E T T E.

Vous ne l'arrêtez point?

M A R T I N E.

Et que pourrais-je y faire?

Laissons-le à son erreur donner quelques lustrans.

COMÉDIE.

35

Il s'en repentira lui-même.

VALERE.

Où, je l'espère !

Il a le cœur trop bon pour les suivre longtemps.

MARTINE.

Vous, Colette, épousez Valère !

Aimez-vous.

VALERE.

Elle sçait combien elle m'est chère !

COLETTE.

Moi, quand vous parlez, j'obéis.

Ah ! ne se vult haïr les grands Esprits !

S'ils disent tout qu'il faut ne pas croire sa mère ;

Fuir les supérieurs, négliger ses parents,

Est-ce ainsi qu'à Paris pensent toutes les Sçavantes ?

Ah ! j'aime mieux ici vivre sous la chaumière,

Y respecter, ce qu'il faut qu'on respecte ;

Et m'en tenir au vieux bon sens.

Fia de la Comédie.

DIVERTISSEMENT.

Air chanté par VALERE.

Que la constance & l'allégresse

Soient l'ornement de nos beaux jours ;

Du plaisir, l'alle enchanteselle

Ranimera le feu de nos amours ;

Nous ménagerons son ivresse,

Colette en nous voyant toujours ;

Nous nous désirerons sans cesse.

Air chanté par COLETTE.

Où, tu regnes sur mon cœur,

Rien n'éteindra mon ardeur !

Cij

3^e LE PETIT PHILOSOPHE:

Les fleurs ne seront plus belles,
Le Zéphir perdra ses ailes,
Le Papillon deviendra moins léger;
La Tourterelle,
Moins fidelle
Quand on me verra changer.

MARTINE, COLETTE:

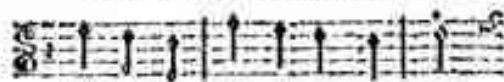
D U O.

Quand on s'engage
Il faut choisir;
Dans le mariage
Tout n'est que plaisir;
Avec le jeune âge,
On voit l'Amour fait;
Il faut être sage,
Pour toujours jouir.

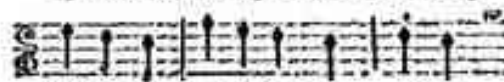
(On danse.)



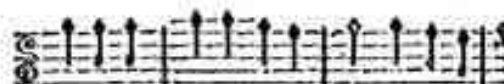
VAUDEVILLE, 53
PREMIER COUPLET.



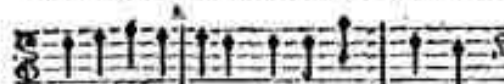
D'Amour nous dis, à tout mo- ment,



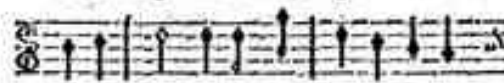
Que le plai- sir n'est que ma- ni- e,



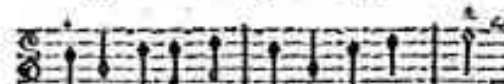
Que l'Amour est ce sen- ti- ment Qui deshon-



no- re le ge- ni- e Mais, malgré ses vains

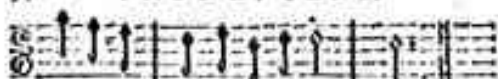


ar- gu- ments Sa sa- gesse est gri-ma- ce.



pu- re Desqu'il yoit fil- le de quinze ans

14 VAUDEVILLE.



Il en re- vient à la na- tu- re.

11.

Pour chaque âge il est une erreur ;
Tous les jeun séduisent l'enfance ;
Les passions troublent le cœur ,
Longtemps après l'adolescence.
Quand l'homme cède au poids des ans ;
Il se déplaît, languit, murmure ;
Il serait heureux en tout temps
S'il ne suivait que la Nature.

111.

A Paris, l'esprit, la raison ;
La beauté, tout n'est qu'artifice ;
L'amour n'est qu'une trahison ;
Le sentiment n'est qu'un caprice.
Au Village l'on plaît sans lard ,
Et le cœur y fuit l'impolture ;
Un Amant n'y connoît point l'art ;
Mais il séduit par la Nature.

1 V.

Le Philosophe n'aplaudit
Qu'aux écarts d'un style emphatique ;
Le Poète court après l'esprit ,
L'Orateur après la critique.
Pour vous assurer des lecteurs ,
Il est une route plus sûre ;
Croyez-moi Messieurs les Auteurs ;
Tenez-vous-en à la Nature.

V.

A la ville où tout n'est qu'erreur ;
Un faux Savant par son système
Veut faire trouver un bonheur
Qu'il n'a jamais senti lui-même ;
Pour nous, sans nous rassurer
Notre morale est simple & pure.
Nous vivons heureux & contents ;
C'est que nous suivons la Nature.

VI.

L'on ne veut plus que plaire aux yeux
A présent dans la Tragédie
A l'Opéra le merveilleux
Va sonner jusqu'à la folie.
Ici nous ne cherchons jamais
Que la plus naïve peinture.
Votre bonid fait nos succès,
Et notre guide est la Nature.

La Musique des Ariettes ainsi que du Vaudeville est de M.
Desbordes.

FIN.

APPROBATION.

L'A & approuvé ce deux Septembre 1760.

CRÉBILLON.

Vu l'Approbation. Permis d'imprimer, à la charge
d'enregistrement à la Chambre Syndicale, ce 3 Sep-
tembre, 1760.

DE SARTINE.

Registree la présente Permission sur le Registre des
Permissions de la Communauté des Libraires & Imprim-
meurs de Paris, N°. 4071, conformément aux anciens
Règlements confirmés par celui du 18 Février 1723.
A Paris ce 3 Sept. 1760. G. SAUVIGNY, Syndic.